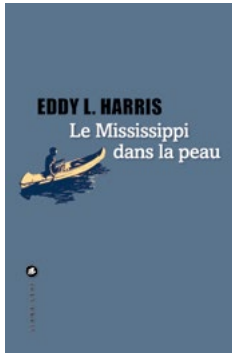


**EDDY L. HARRIS**

Le Mississippi  
dans la peau



LIANA LEVI



On ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve. Eddy le sait. Pourtant il décide, trente ans après une première descente du Mississippi en canoë, de réitérer l'exploit. Mais justement, ce n'est pas l'exploit qui l'intéresse cette fois. Il n'a rien à se prouver. Il veut juste prendre la mesure du temps écoulé. Eddy a changé, le fleuve a changé, le pays a changé. Avec Obama à la Maison-Blanche, les tensions raciales se sont paradoxalement aggravées. Quelque chose flotte dans l'air, prémices d'un changement plus radical. Descendre le cours mythique du Mississippi, c'est traverser les lieux emblématiques d'un passé plus violent que glorieux, et le regarder en face. S'interroger sur les peuples qui vivaient sur ces terres avant l'arrivée des Européens. Évoquer, au gré des rencontres, les actions humaines, bonnes ou mauvaises, sur le milieu naturel. Mais aussi se laisser porter par le hasard, les flots tantôt calmes, tantôt impétueux, et par le fil de pensées vagabondes.

Une traversée tendre et lucide de l'Amérique.

**EDDY L. HARRIS**, né à Indianapolis en 1956, est poussé par sa famille à faire des études jusqu'à la Stanford University. Dès son premier livre, *Mississippi Solo*, il est salué par la critique américaine. Tout en voyageant régulièrement à travers l'Europe et le continent américain, il a choisi la France comme point d'ancrage, où il a publié *Harlem, Jupiter et moi*, *Paris en noir et black* et *Mississippi Solo*. Il aime à se définir ainsi : « Je suis un écrivain, un flâneur, un pitre, un voyageur. Être noir n'est qu'une de mes facettes. »

Eddy L. Harris

# Le Mississippi dans la peau

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Pascale-Marie Deschamps*



Liana Levi



«J'ai connu des fleuves,/J'ai connu des fleuves vieux comme le monde et plus anciens que le sang qui coule dans les veines des hommes. [...] /J'ai connu des fleuves, /Des fleuves très vieux et ténébreux. / Mon âme est devenue aussi profonde que les fleuves.»

Langston Hughes, «Le Noir parle des fleuves» dans *Langston Hughes*, trad. François Dodot, Paris, Pierre Seghers, 1964, p. 120-121.

«Nous pouvons toujours parcourir le monde à la recherche du beau : sauf à l'emporter avec nous, nous ne le trouverons pas.»

Ralph Waldo Emerson, «L'Art» dans *Essais*, trad. Anne Wicke, Paris, Michel Houdiard, 2010, p. 158.



### *Bis non repetita*

C'est par un doux matin d'été finissant que je reviens à la source du Mississippi pour débiter ma seconde descente. Je sais qu'elle n'aura rien à voir avec la première. J'avais alors ressenti de l'excitation, mais plus de stress que de peur. Je m'étais réveillé avant le soleil. Je voulais démarrer tôt. Pourtant, j'avais dû me forcer à sortir de la tente et à me mettre à l'eau dans l'air glacial. Les grands pins qui entouraient le lac portaient mon regard vers le bleu-gris matinal du ciel. Les branches bruissaient dans la brise. La surface de l'eau frémissait comme sous la caresse d'une main invisible. Dans le silence, le gazouillis des oiseaux saluait le jour. La beauté du lieu et sa sérénité élevaient mes pensées jusqu'aux frondaisons, longeant le miroir réfléchissant du lac en aval, vers le voyage dans lequel je m'embarquais, les aventures que je m'apprêtais à vivre. J'étais trop euphorique à l'époque pour avoir peur. La peur viendrait plus tard, une fois sur l'eau qui se révélerait moins sereine, plus hostile.

À présent, je connais les dangers que j'ai affrontés jadis, les chiens sauvages, les remous autour des écluses, les deux péquenauds gras à la gâchette facile, le fleuve trop large, les rapides, l'épuisement, les courbatures, la douleur. Parce que je sais que ces dangers me guettent, j'éprouve plus de crainte que lorsque je me suis embarqué la première fois sans savoir à quoi m'attendre.

Je crains davantage les démons que je connais et que j'ai déjà rencontrés. Quels qu'ils soient, connus ou inconnus,

impossible de leur échapper. J'ai hâte de les affronter, je m'en convaincs. Plus vite je serai dans le canoë et sur l'eau, plus vite je les braverai.

Avec la pseudo-confiance et l'indifférence que l'expérience tricote, je m'arrache à la chaleur et au confort du sac de couchage et de la tente, me glisse auprès du feu et me prépare aux quatre mille kilomètres à venir.

Il est encore tôt. L'air est frais, incroyablement pur et clair, piquant au vif les narines. Chaque inspiration m'envoie au cerveau une lame de froid, qui chasse mes pensées et me vide la tête. J'inspire profondément encore et encore pour me débarrasser de toute image, comme si je pouvais me vider du passé et entamer ce voyage neuf et vierge, libre de ce que j'ai fait il y a trente ans, ce qui est évidemment impossible. Les comparaisons s'imposent. Déjà les différences entre le premier et le second voyage se détachent nettement.

Les similitudes sont tout aussi inévitables et impossibles à ignorer. Le second voyage est aussi lié au premier que je le suis à mon enfance. Le premier est en moi, maintenant et pour toujours, et inséparable du second comme de moi-même. Quoi que je fasse, je suis qui je suis et celui que je continue de devenir, à cause de mon histoire, à cause de ce voyage que j'ai fait et de tout ce que j'ai accompli depuis. On ne s'en défait pas. Ça ne s'efface pas.

En cette seconde expédition, je suis aussi bleu que pour la première. J'étais rarement monté dans un canoë autrefois et n'y suis guère remonté depuis. Pas vraiment ce qu'on appelle avoir de l'expérience, même en additionnant tous les kilomètres et toutes les heures que j'y ai passé. Si, comme on le dit parfois, il faut dix mille heures pour acquérir une compétence, ce n'est pas demain que je serai expert. Un jour je tenterai de faire le total des heures que j'ai passé sur ce fleuve.



Le soleil se lève et la brume avec lui. La tiédeur du sol et du fleuve monte à la rencontre de l'air frais du matin. Les heures chaudes viendront plus tard.

C'est peut-être normal pour une fin d'août dans le nord du Minnesota. La première fois, je n'avais pas pu démarrer avant le début du mois d'octobre. Il avait déjà neigé. L'eau était glaciale ; le froid polaire remontait du fond du canoë, me pénétrait les os et me congelait jusqu'à la moelle. La seule façon de me réchauffer était de pagayer. J'avais été frigorifié et affamé toute la journée. La nuit était tombée depuis longtemps avant que j'aie pu quitter le fleuve et me réchauffer auprès d'un feu.

Comment j'ai réussi à repartir le lendemain, je ne sais pas. Mais j'y suis arrivé. Et j'ai continué jusqu'au bout.

Ayant déjà fait le voyage, je sais que je peux le refaire. Je n'ai rien à prouver – du moins, j'essaie de m'en convaincre, ce qui est plus facile à dire qu'à faire. C'est toujours une épreuve. Même si c'est seulement pour vérifier que l'on peut refaire âgé ce que l'on a fait jeune homme, il y a un défi à relever. On peut toujours se dire qu'une tâche accomplie l'est une fois pour toutes, actée et acquise peut-être, et qu'il est temps de passer à d'autres aventures, d'autres conquêtes, mais on ne peut nier qu'il y a toujours quelque chose à prouver, à découvrir. Sinon, pourquoi gravir l'Everest une seconde fois ?

Si la première tentative d'un exploit sert à vérifier qu'on en est capable, à l'attester et à le clamer à l'arrivée, alors, peut-être que la seconde sert à démontrer que ce n'était pas un coup de chance, mais plutôt notre parfaite maîtrise de l'exploit et de nous-même. Pouvoir dire « je l'ai fait deux fois » est bien plus important. Plus âgé, et peut-être plus sage, on vit plus intensément pour trouver à l'expérience un sens plus profond, des réponses différentes à des questions différentes. Plus âgé, on s'attache plus au sens qu'à la prouesse.

La simplicité du premier voyage s'est depuis longtemps dissipée dans un passé irrattrapable. Je ne peux pas plus recréer l'aventure d'un homme inexpérimenté aspirant à descendre un grand fleuve que je ne peux revivre mon enfance en revenant sur ses traces, ce que mon père aimait faire quand j'étais jeune. Il m'emmenait visiter son ancien quartier, me racontait ce qu'il y avait vécu et me montrait à quel point son monde avait changé. Peut-être y avait-il aussi le désir de se remémorer et de toucher ce qui n'était plus. Dans ma prime enfance, on allait voir Omar Holly dans son atelier de réparation de vélos encombré et empoussiéré. Quand j'étais plus âgé, on se glissait au Duck's Bar où il m'avait souvent emmené alors que je marchais à peine. Omar avait disparu depuis longtemps, et plus personne ne se souvenait de mon père, ni de moi. La dernière fois qu'on est passé devant en voiture, la porte était condamnée, tout le reste n'était que souvenir. Le lien qu'entretenait mon père avec ce qui avait été, quel qu'il fût, avait disparu pour toujours.

Si vifs étaient les détails et si forts les souvenirs et sensations du premier voyage que pendant près d'un an j'ai affirmé que si je devais recommencer, je pourrais repérer les lieux où j'avais campé et me rappeler exactement tout ce que j'avais fait et à quel endroit précisément. Je m'imaginai désigner les arbres que j'avais vus et reconnaître les gens dont j'avais croisé la route. J'ai découvert par la suite à quel point il est impossible de recréer un moment, de revivre le passé.

Lors de ma première descente, par une fin d'après-midi pluvieuse, alors que j'approchais de Saint-Louis, je m'étais retrouvé coincé dans l'enrochement d'une digue juste au-dessus d'Alton, dans l'Illinois. La nuit était presque tombée et l'obscurité avait fini par me sortir du fleuve. Les gros

rochers m'interdisaient d'installer un bivouac confortable, la pluie me glaçait, j'étais pitoyable. J'avais abandonné mon canoë au bord de l'eau et marché vers les seules lumières visibles. C'étaient celles de Piasa Harbor qui abritait une marina, un embarcadère et un petit magasin où l'on servait du café chaud. Un type imposant prénommé Wally tenait l'établissement qui portait son nom.

À mon arrivée, titubant, l'endroit était animé par des clients qui avaient l'air d'amis. L'ambiance était à la fête. On m'avait accueilli, réchauffé, abreuvé de café et autorisé à rester aussi longtemps que je le désirais. J'avais été associé aux conversations et aux blagues ; on avait parlé et ri comme ça pendant une heure ou deux. J'avais entendu des histoires sur le fleuve et les fous qui vivaient sur ses rives, y travaillaient et parfois le descendaient en canoë ou sur d'autres engins délirants. Ils m'avaient paru aussi épris du Mississippi que je l'étais.

Ils n'avaient pas tiré le rideau avant mon départ et je n'étais pas parti avant d'être bien sec et que la pluie eût cessé pour me permettre de chercher sous les arbres un coin vaguement plat, pas trop rocailleux et humide, où planter ma tente et grappiller quelques heures de sommeil. La soirée avait été une longue et heureuse surprise. J'étais reparti avec le sentiment d'avoir noué cette nuit-là des amitiés qui lui survivraient longtemps.

Quelque temps plus tard, je suis retourné voir Wally et consorts. J'ai cru que la première fois n'avait été qu'un coup de dés. Il faisait jour, la boutique était pleine, on m'a poussé dans un coin. Personne n'avait le temps de se rappeler la franche rigolade de cette nuit-là, quand un grand type noir était sorti du fleuve en plein orage.

Un grand moment peut être un très bon moment, et même un moment très important, mais ce n'est qu'un moment. Comme un mariage qui part en vrille, quand c'est fini, c'est

fini. Il est impossible de le prolonger. De le falsifier. De le ressusciter. Un faux est un faux, un point c'est tout. Quant à tenter de revivre un grand moment, c'est comme attraper deux fois la même truite. Le poisson qui nous a donné du fil à retordre la première fois, n'est plus qu'un animal hébété la seconde. Le plaisir n'est plus le même.

Cette soirée détrempee avait été un moment magnifique. Un parfait alignement de planètes. Mais un moment ne fait pas une amitié. Les amitiés sont comme les histoires. Il faut les dire, les redire et les redire jusqu'à ce qu'elles aient pris assez d'épaisseur pour durer.

Trente ans après, je n'irai pas à la recherche de Wally, ni des deux pêcheurs qui, juste après Madison, dans l'Iowa, m'ont appris à faire du feu avec du bois gorgé d'eau et laissé leur radio pour que j'aie la météo. Ni des chasseurs de canards qui m'ont offert leurs prises. Et certainement pas à la recherche des deux braves bouseux sudistes qui, déboulant dans mon bivouac un soir, m'ont tenu au bout de leurs fusils. Non, je n'essaierai pas de les retrouver, ni aucun de ceux dont j'ai croisé le chemin ou qui ont croisé le mien en m'offrant une bière, un repas, un café, une conversation, une histoire gaie ou une histoire triste et quelques bribes de leur vie, en ces moments où la lune, le soleil et les planètes s'étaient alignés pour nous réunir.

Ils remontent dans ma mémoire maintenant que j'y repense. Ils font partie de mon histoire, comme je fais partie de la leur; partie du chemin qui nous a menés là où nous en sommes, partie de ce que nous sommes. Les bonnes, les mauvaises gens, les gens oubliés appartiennent tous à ma vision du monde; ils expliquent certaines de mes décisions qui deviennent des expériences modifiant ma façon de voir les choses, dans un cycle sans fin. Aussi éphémères que des fantômes, je n'irai pas à leur recherche, mais je les aurai

quand même à l'esprit, inscrits dans ma mémoire de voyageur, dans l'âme de mon second voyage, comme ils feront toujours partie du premier et du fleuve, mais ils n'en seront ni l'objectif, ni l'obsession.

D'autres personnes, malveillantes ou bien intentionnées, seront là pour prendre leur place et peupler ce nouveau paysage. D'autres expériences y apporteront leurs couleurs. D'autres envies engendreront et détermineront les événements. Ce voyage-ci ne sera pas ce voyage-là. Pas une contrefaçon, mais une entité à part entière. Les rappels ne ressemblent jamais à l'original.

Chez ceux qui ont gravi l'Everest ou réalisé de grandes choses deux fois, trois fois ou plus encore, jusqu'à les banaliser, le véritable exploit a lieu à la première tentative. À la deuxième, réussie ou non, l'éclat se ternit un peu. Le frisson diminue. L'enjeu est moindre. Prouver qu'on peut le faire et prouver qu'on peut le refaire, ce n'est pas pareil.

Mark Twain le dit sans doute mieux en comparant le premier baiser à un cornichon coincé dans un bocal plein à ras bord. *Le premier est le plus difficile à extraire, le reste vient facilement.*

Mais encore une fois, deux baisers, deux ascensions et deux voyages ne seront jamais exactement les mêmes. On remarque des différences. On ressent, on éprouve différemment. Sinon, c'est qu'on n'y est plus, qu'on ne vit ou qu'on n'aime plus, et qu'on n'agit plus que pour la forme et par habitude, aveugle à soi-même.

Comme dit le proverbe, on ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve. Entrez dans le fleuve comme dans un quelconque moment du temps qui passe, et le fleuve et le moment s'enfuient aussitôt. Peu importe qu'elle se précipite en torrent ou qu'elle glisse oisive en prenant son temps, l'eau dans laquelle on entre et dont on sort ne sera plus

jamais celle dans laquelle on se baignera à nouveau. Comme chaque seconde et chaque minute qui passent et chaque instant vécu, elle aura passé pour toujours.

L'eau a changé dans l'intervalle, et on a soi-même changé. Celui qu'on était à ce moment-là ne sera plus vraiment. Ce qu'il reste du passé et de ce qu'on était avant d'être marqué par le temps et l'expérience se fond dans la mémoire immédiate, faillible et infidèle, puis dans l'idée de ce qui a été, et bientôt dans une sorte de nostalgie, un désir de cette époque où l'on était jeune, hardi et de plus belle allure, où la vie elle-même, du moins telle qu'on s'en souvient, se comportait mieux. Le bon vieux temps, celui que mon père recherchait, je crois, lors de nos balades en voiture dans son ancien quartier, n'est plus.

Depuis la mort de mes parents, je ne suis pas repassé devant la maison où j'ai grandi. Mon frère, qui fait le détour à chaque fois qu'il vient à Saint-Louis, dit que je n'ai pas la fibre sentimentale. Je ne vais pas voir ce que devient la maison, c'est vrai, mais ce n'est pas faute d'être sentimental ou nostalgique. Naviguer dans le sens du courant est déjà assez difficile. Je n'éprouve ni le besoin, ni l'envie de le remonter, de tenter l'impossible pour revenir en arrière. Ma mémoire, tant qu'elle fonctionne, me suffit pour l'instant.

J'allais descendre le Mississippi en canoë pour la seconde fois mais ce serait une première. Comme l'est chaque occasion, chaque instant si on le vit à fond. Chaque tentative produit son histoire, son expérience et ses souvenirs, elle est à chaque fois nouvelle. Il n'y a pas de seconde chance. Chaque occasion est une occasion de réussir. Chaque fois est une première fois.

Mais pourquoi maintenant, pourquoi tout ça. J'aurais pu attendre quelques années encore pour mieux me préparer

ou être en meilleure forme, au lieu de ce « hop-on-y-va » de dernière minute, un peu comme la première fois : sans compétence, sans entraînement, un-deux-trois-c'est parti.

J'aurais peut-être dû retenter l'aventure plus jeune. Même si, dit-on, de nos jours, on est à quarante ans comme à trente et à cinquante comme à quarante, soixante ans ça reste soixante ans. Ils ont roulé leur bosse ces vieux os, ces vieilles articulations, ces vieux muscles. Trente ans entre deux exploits, c'est long.

Au pourquoi de mon premier voyage, il m'arrive de répondre que c'était une sorte de tentative passive de suicide. J'ai vu trop d'amis au bout du rouleau et connu trop de disparitions par suicide pour dire cela à la légère, mais après huit longues années d'échec comme écrivain, c'est ainsi que cela m'était apparu, à moi à qui tout avait réussi sans difficulté jusque-là. Je me sentais vraiment au bout du rouleau, ou pas loin.

Rien ne vaut mieux pour surmonter des difficultés que des difficultés plus grandes. Seul un effort intense et prolongé peut vous arracher à vous-même. Vous n'avez ni le temps, ni le luxe de vous apitoyer sur votre sort. La routine quotidienne du canoë – un coup à droite, un coup à gauche, éviter les rochers et les barrages, guetter les barges, être sur le qui-vive – vide la tête et devient une méditation autant qu'un effort. Tandis que l'on pagaye, que l'on cherche du bois, que l'on allume le feu et que l'on se prépare à manger, on est environné d'une beauté et d'une sérénité intenses. Le cerveau a été effacé et gravé à nouveau par les événements du jour. L'esprit est affûté, les souvenirs sont frais, le corps épuisé, on dort du sommeil du nourrisson. Sens et beauté sont dans la routine.

C'est la beauté que je cherche cette fois, pas celle de la routine mais celle cachée qu'on ne voit pas toujours, que

ce soit dans le calme, la nature ou un sourire, le mien aussi parfois.

La nature est un antidote à la mort de l'âme, aux bruits incessants qui engourdissent. Dans la nature, on est mis à nu, on se dépasse et on est porté au-delà de l'organisé et du prédéterminé, vers ces instants où rien n'est prédestiné, où tout dépend de chaque décision prise, tout est aventure, même le silence. Sous les pas, chaque craquement de brindille surprend. Chaque bruit venant des bois ou du fleuve dans la nuit est plus étrange que le précédent. L'obscurité n'est jamais aussi obscure.

Le fleuve peut rendre nonchalant, bercer de l'illusion qu'on est à la manœuvre, que la tâche est facile, que l'on contrôle quelque chose, soi-même peut-être. Et soudain, c'est la bagarre. Le vent se lève. On veut tenir un cap, mais la bise et le courant ne l'entendent pas ainsi. Qu'on lutte trop, qu'on s'entête ou se surestime, qu'on refuse de changer d'avis ou de lâcher prise, on s'épuise et on n'avance pas. Au mieux, on se retrouve dans une situation ridicule, au pire très précaire et périlleuse.

Mais on est en vie. Tandis que l'on se bat contre le vent, la pluie et les grosses vagues, que l'on admire les pélicans et les oies, les loutres, les castors et les tortues serpentine, que l'on se recroqueville au cri du loup, on sent son cœur battre d'excitation. On l'entend cogner.

Ce qui surprend ici à la source du Mississippi, c'est le silence, qui n'est pas tout à fait le silence. C'est un bruit différent, plus doux, plus calme. Qui soulage plus qu'il ne dérange, qui met l'esprit au repos et provoque la pensée plutôt qu'il ne l'entrave.

Le fleuve murmure doucement au-dessus des herbes des hauts-fonds. Il roucoule sur les rocs semés sur son passage. Chaque obstacle, chaque objet en s'animant émet un son.



Les peupliers sur la falaise font bruissier leurs feuilles. Un frelon vrombit aux oreilles.

Un vol d'oies sauvages descendant hiberner au sud passe dans le ciel. Une solitaire s'écarte du groupe, même vol, trajectoire différente. Les yeux clos, on rêve avec elle de la voie qu'on a choisie. Les yeux fermés on lui souhaite bonne chance. On compte les pulsations de son propre cœur.

J'entends le mien qui me parle. Face aux choix à faire et aux décisions à prendre, j'ai découvert qu'il me révèle à moi-même. En répondant à l'impulsion de faire ou de ne pas faire et comment, j'apprends qui je suis.

Je veux vivre délibérément, comme Henry Thoreau, conscient de chacune de mes pensées et de chacun de mes choix. Il ne s'agit ni de confort, ni de souffrance, ni de privilégier l'un ou l'autre, mais de me sentir vivant, sous quelque forme ou manifestation que ce soit, sincèrement, sans fard, ni excuse. Ici, il faut choisir et assumer, comme toujours. Impossible de se mentir à soi-même.

« [...] *vivre délibérément, ne faire face qu'aux faits essentiels de la vie, et voir si je ne pouvais pas apprendre ce qu'elle avait à enseigner, et non découvrir, quand je viendrais à mourir, que je n'avais pas vécu*. »

Alors que ma vie commence à s'étioler, je veux me sentir vivant une fois encore. Je veux toucher de mes yeux et de mon âme la beauté, ce miroir du spectateur que sont sous toutes leurs formes l'art et la nature quand ils font vibrer une corde intime. Ils vous racontent votre propre histoire qui n'est pas que personnelle. Le long du fleuve, celle de l'Amérique est à l'affût.

Trente ans après mon premier voyage depuis la source jusqu'à l'embouchure du Grand fleuve, je reviens. Le fleuve

---

1. Henry David Thoreau, *Walden ou la vie dans les bois*, trad. Jeanne Chantal et Thierry Fournier, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1985, p. 79. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

a changé. Le pays a changé. Moi aussi j'ai changé. Je veux savoir ce que nous sommes devenus tous les trois.

## Même pas peur

Ma mère ne croyait pas à la peur. Elle croyait au courage de se frotter au monde, au courage de vaincre la peur. Ce courage-là, elle voulait que je l'aie aussi.

En dépit de son intrépidité, dès que je pense au Mississippi, aux endroits où il est si large que je peux à peine distinguer la rive opposée, je sais que j'ai rencontré la peur. Le fleuve charrie des masses d'eau. J'ai éprouvé la peur de ne pas être à la hauteur, de ne pas pouvoir faire face. Peu importe que j'aie su autrefois le descendre en canoë de sa source à son embouchure et me l'approprier ; peu importe que j'aie grandi à proximité, qu'enfant je sois allé le voir chaque jour ou presque, pour qu'on se connaisse lui et moi. Connus, ils sont plus effrayants qu'inconnus.

Gamin apprenant à être courageux, j'avais entière liberté de jouer et de m'aventurer partout dans le vaste quartier où j'ai grandi. Mon frère et moi n'avions qu'une poignée de consignes à respecter. Fais tes devoirs, ne vole pas, attention aux sucreries ou tu auras les dents gâtées. Nous étions aussi priés de ne pas faire trop de bruit l'après-midi au risque sinon de réveiller notre père qui travaillait de nuit. C'est lui qui nous a appris la peur, lui qui nous recommandait d'éviter les quartiers blancs de la ville (qui changeaient à mesure que les familles blanches fuyaient pour emménager de plus en plus loin à l'ouest, loin du centre-ville, loin des familles noires qui s'installaient toujours plus nombreuses pour prendre la place délaissée). Mon père avait eu une vie différente de celle de ma mère ; c'est lui qui nous mettait en

garde sur un ton des plus lugubres contre les malheurs qui nous menaçaient si nous traînions dans la partie « blanche-neige » de Saint-Louis, comme les anciens surnommaient le Sud de la ville. Au son de sa voix et à l'éclat d'acier de son regard, on savait qu'il ne plaisantait pas.

Plus sévères encore étaient les avertissements qu'il réservait au Mississippi. Celui-ci était risqué, très dangereux ; il nous était formellement interdit de nous en approcher, même pour aller à la pêche. Nous étions prévenus de ses humeurs, de ses colères surtout. Ses remous et ses tourbillons surgiraient dans de brusques accès de rage et nous avaleraient d'un coup d'un seul, comme si être avalés tout entier était pire que d'être déchiquetés, puis avalés. Nous étions mis en garde contre ses pouvoirs hypnotiques. Il nous magnétiserait. Il nous bercerait et nous appâterait comme les sirènes des légendes ; il nous ferait perdre le nord, perdre pied et passer par-dessus bord si nous étions en bateau, ou simplement tomber si nous ne l'étions pas, et il nous noierait.

Peut-être ces recommandations portaient-elles autant sur l'inconnu plus vaste, plus blanc aussi, ses attraits, ses tentations et ses fascinations, que sur les courants et les remous du Mississippi. Toujours cette peur, et le risque peut-être, qu'on s'en aille trop loin, qu'on endosse les manières des étrangers et qu'on ne revienne jamais à la maison. *Ne t'éloigne pas trop ; on ne sait jamais ce qui nous attend au tournant. Tu pourrais ne jamais revenir.*

Qui voudrait revenir ? Qui voudrait rester tranquille dans son coin, sans bouger ? Le cocon, c'est pour grandir, pour la chenille qui deviendra chrysalide. Le papillon, lui, veut être libre, vivre et danser avant de mourir. L'avenir est là-bas, dehors, il attend au coin de la rue. Je n'avais pas peur d'aller le chercher. Je savais qu'il me trouverait, de toute façon.

Je me suis souvent demandé si la peur s'inscrit dans la mémoire et le patrimoine génétique, se transmettant de génération en génération. Je me suis demandé également si les anciens n'exprimaient pas la peur d'une réalité plus sombre qui a peu à voir avec le fleuve et beaucoup avec l'inconnu. Peut-être était-ce la peur tapie au fond des cœurs d'un peuple qui vit dans un pays où elle est la norme, où des choses atroces sont arrivées à des gens comme eux, comme moi, et où des atrocités peuvent encore arriver sur le fleuve, du mauvais côté de la ville, ou sur une route du Texas, comme à Jasper, cette nuit où deux braves types ont coincé James Byrd, l'ont enchaîné à l'arrière d'un pick-up et traîné jusqu'à ce que sa peau soit arrachée de sa chair, sa chair arrachée de ses os et sa tête arrachée de son corps.

C'est elle, la peur que mon père portait comme le péché, la peur qu'il tentait de dissimuler par ses avertissements et ses tentatives de tempérer le désir d'aventure et d'exploration qui s'éveillait en moi.

Dans sa jeunesse, la route et le fleuve n'étaient pas pour les gens comme lui. La route, il la prenait quand même, mais avec une certaine appréhension. Il avait toujours dans son coffre, au cas où, des câbles de démarrage, une épaisse couverture de laine et une glacière remplie de provisions. Un homme noir, en cette époque d'exclusion arbitraire, ne savait jamais où il pourrait passer la nuit en sécurité, s'il ne serait pas obligé de dormir dans sa voiture, sur le bas-côté de la route, s'il pourrait trouver un restaurant et prendre un repas correct sans être harcelé ou humilié, aller où bon lui semble et vaquer à ses affaires sans finir au bout d'une corde.

Il n'y avait pas besoin de prendre le vent, ni de humer l'air pour sentir le fumet du racisme, nul besoin de sortir son antenne pour le capter ou de soulever les pierres à la recherche de signes ou d'indices subtils. Aucun risque non

plus de se laisser aller à des soupçons infondés. L'intolérance et la discrimination s'étaient étalées au grand jour. Elles se lisaient partout sur les enseignes et les affiches : *Réservé aux Blancs – Chiens bienvenus – Interdit aux Nègres, aux Portoricains et aux Juifs*. Si vous sortiez du rang par une après-midi d'été ensommeillée, comme Emmett Till, 14 ans, à Money dans le Mississippi, vous risquiez de finir en chair à pâtée, mutilé, flingué, ficelé à un morceau de fonte, jeté dans le fleuve pour y mourir noyé si vous n'étiez pas déjà mort.

Vous évitiez les routes, si vous vouliez être sauf. Vous restiez hors de vue, ou en marge. C'est cela, l'objectif de la terreur : vous rendre craintif, vous faire croire à la peur et vous confiner à domicile. Pour être sauf, il suffisait de se cacher, de se rendre invisible, de ne jamais aller à l'opéra ou au théâtre, ni dans aucun lieu où on n'était pas censé vous trouver : les bons jobs, les meilleurs restaurants, les plus beaux quartiers, les clubs, les parcs, les piscines, les écoles, les bois et le fleuve. Restez à l'écart de la vie, ne vivez pas, et vous n'aurez jamais peur.

Sur le siège arrière de sa voiture, mon père avait toujours un fusil.

Ma mère ne croyait pas à cette peur-là. Elle ne s'interdisait aucun lieu, ni aucune activité. Elle croyait à l'avenir. Elle croyait que le meilleur existait. Mais il ne viendra pas à toi, me disait-elle. C'est à toi d'aller le chercher et pour le trouver, tu dois regarder devant toi, jamais en arrière, où il est impossible d'aller. De toute façon tu n'as pas le choix. La marche arrière n'existe pas, tu ne peux qu'aller de l'avant. Jamais à reculons.

Peut-être est-il plus humain d'avoir peur, plus naturel de chercher une zone de confort et de s'y maintenir, plus facile de s'installer dans l'identité et la stabilité, que de franchir les frontières. Mieux vaut pour certains se tenir tranquille,

faire avec les démons qu'on connaît, plutôt qu'avec ceux qu'on ignore ou qu'on imagine.

Le «dehors-là-bas», disait ma mère, le nouveau, le différent, c'est pour les braves uniquement. Les pèlerins du *Mayflower* le savaient. Les pionniers de la conquête de l'Ouest le savaient aussi. Depuis Abraham et Lot, Isaac, Joseph et les deux Moïse, le prophète et le passeur d'esclaves, tous les migrants, les exilés, les réfugiés, les esclaves en fuite le savent. Quiconque a éclairé de nouveaux territoires, comme dirait Mark Twain, quiconque a emprunté l'Underground Railroad, le réseau clandestin des esclaves, ou est parti ailleurs dans une autre ville, un autre pays, à la recherche d'une herbe plus verte, d'une forme de liberté, de rues pavées d'or, ou de ce qui pour lui signifiait une vie meilleure, le savait. Comment savoir ce que serait une vie meilleure si on ne s'aventure jamais au-dehors ?

Depuis l'enfance je brûle du désir de découvrir l'inconnu, de savoir ce qu'il y a au tournant et au-delà de l'horizon. Je ne pensais pas alors aux vertes prairies, aux rues pavées d'or ou à la liberté. J'étais simplement curieux, à la recherche d'aventures et d'histoires à raconter. Je voulais parcourir le monde, mû par le désir né de ma fascination enfantine pour le fleuve.

De tous les fleuves du monde, petits ou grands, le Mississippi s'est emparé de mon imagination comme aucun autre. Il m'évoquait des images de bateaux à aubes pleins à craquer de passagers, joueurs de poker et gratteurs de banjo, de péniches chargées d'esclaves, où s'entassaient balles de coton, mules et toutes sortes de marchandises et de trésors. C'étaient les images que j'avais glanées sur les toiles anciennes accrochées au musée d'Art de Saint-Louis, dans de vieux films et les récits de Mark Twain. J'allais sur les

quais, imaginant échapper à l'ennui de l'enfance, comme Jim, l'ami de Huck Finn, espérait échapper à l'esclavage. Je voulais sauter sur une barge qui remontait ou descendait le fleuve et m'emmènerait quelque part, n'importe où. Je regardais le Mississippi descendre pesamment vers le Sud, charriant les embarcations vers des terres qui me terrifiaient et hantaient mes rêves jusqu'à ce que j'en fasse de plus beaux et m'imaginer en des lieux dont je ne m'autorisais pas à penser que je puisse les voir un jour. Ces lieux je les ai vus depuis, pour la plupart, j'y ai habité, vécu. J'ai vu d'autres pays, d'autres peuples, d'autres fleuves, plus grands que le Mississippi, plus sauvages ou plus majestueux, plus sacrés peut-être et plus longs, plus larges et plus terrifiants encore. Aucun pourtant ne m'a transporté aussi loin dans mon imagination que l'a fait le Mississippi, à travers le pays des lynchages, de l'autre côté d'un océan de pirates, de pétroliers et de paquebots, vers des pays étrangers, de vertes prairies et quelque chose de différent, de meilleur peut-être.

Tandis que je me tiens debout au bord de l'eau avec ma tasse de thé, prêt à me mettre en route, un homme noir est président des États-Unis. Ce n'était encore pas le temps de Donald Trump. Mais en scrutant les recoins obscurs du pays, on pouvait le voir venir. Si on mettait le nez au vent, l'odeur particulière du changement était dans l'air.

Contre toute attente, l'Amérique a choisi un homme noir pour incarner le personnage le plus puissant du monde. Soudain, elle se trouve à la croisée des chemins. Entre celui de la réinvention et celui du retour aux habitudes, lequel va-t-elle choisir? Je ne sais pas, au moment de quitter Itasca, quel pays je vais rencontrer.

Pour une partie des Américains, l'élection de Barack Obama a été plus que bénéfique, une brise rafraîchissante

après cent cinquante ans de chape de plomb, deux cent cinquante ans d'hypocrisie nationale, quatre cents de racisme, quatre siècles de lutte raciale, d'esclavage, de lynchages, de lois Jim Crow et Bull Connor, de statut de seconde classe, de lignes rouges et de déni du droit de vote et d'une foule de délits et de crimes contre l'humanité.

C'était comme si nous étions en route pour la Terre promise et que, arrivés ensemble à la mer Rouge, il ne nous restait plus qu'à la traverser ensemble pour échapper à l'armée de Pharaon. Pour une autre partie des Américains, l'élection d'un homme noir à la présidence des États-Unis a juste paru invraisemblable. Ces Américains-là n'ont pas eu le sentiment d'une réussite commune.

Le soir de l'élection de Barack Obama, le candidat battu a évoqué dans son discours l'importance particulière que cette élection représentait pour les Noiraméricains et la fierté qui l'accompagnait. Il ne se trompait pas, mais il n'a pas su dire l'importance que le moment revêtait pour tous les Américains et la fierté qu'ils auraient tous dû ressentir après ces quatre longs siècles. Réserver l'importance, la fierté ou la honte d'un moment particulier à une partie seulement de la population perpétuait une sorte d'apartheid historique et culturel. La mer Rouge était déjà en train de se refermer.

Le temps qu'Obama vienne prononcer son premier discours de politique générale devant la Chambre et le Sénat, l'immense soupir de soulagement que beaucoup pensaient avoir entendu s'est mué en un gémissement angoissé. Pendant l'allocution, le représentant de la Caroline du Sud, Joe Wilson, a hurlé qu'Obama était un menteur. Bientôt, le chef de la majorité au Sénat, le républicain Mitch McConnell, promettait de tout faire pour que le premier mandat d'Obama soit aussi le dernier, et un échec. Le pitre des ondes, Rush Limbaugh, chantait à ses auditeurs « Barack,



le Nègre magique ». Le rugissement de la mer Rouge qui se refermait était assourdissant. Nous étions parvenus à ses rives, mais étions dans l'impossibilité de la traverser.

La page blanche qui s'ouvrait sur l'élection d'Obama ouvrait en réalité un nouveau chapitre de peur. Élu président, il représentait pour certains une menace, facilement exploitable par d'autres. Ses opposants les plus farouches avaient peur sans savoir de quoi, ni pourquoi.

La réaction était trop viscérale et inexplicable pour n'être que politique. C'était une peur tapie dans la psyché et l'âme, gravée dans les gènes. Ça ne pouvait être que la peur ancestrale des Noirs assimilés à d'effrayantes créatures de la nuit, horribles et dangereuses.

Obama a remporté un second mandat. La fin du monde n'est pas arrivée. Il n'y avait donc rien à craindre, mais la peur est restée. Les préjugés et les appréhensions n'ont pas disparu, ni changé. L'occasion de montrer ce dont nous étions capables, la capacité à surmonter notre Histoire et à prouver que nous étions ce que nous disions, ont été balayées.

Pendant que je me préparais à repartir sur le fleuve, Michael Brown, un jeune homme noir désarmé âgé de dix-sept ans, a été abattu par un policier blanc à Ferguson, non loin de l'endroit où j'ai grandi à Saint-Louis. Le flic a dit qu'il s'était senti menacé. Les gens ont eu le sentiment qu'un système judiciaire dans lequel un badge de policier pesait d'un tel poids ne ferait pas justice à la victime. Ils ont pensé qu'ils n'auraient pas voix au chapitre, qu'ils n'avaient aucun recours et que ce meurtre était celui de trop. Le baril de poudre a explosé. Les gens sont descendus dans la rue. Les manifestations pacifiques ont tourné à l'émeute et au pillage. La police a riposté. Ferguson a pris l'allure d'un théâtre de guerre. La police ressemblait à une armée d'occupation.

Les manifestations et les émeutes se sont multipliées au cours des semaines et les mois qui ont suivi, les épisodes racistes se succédant en rafales : tour à tour ont été abattus ou frappés par des flics blancs un gamin noir âgé de douze ans, un jeune homme noir de vingt-deux ans en train d'acheter un jouet, un motard noir de trente et un ans arrêté sur le bas-côté d'une route, un joueur de tennis professionnel noir, un homme noir qui vendait des cigarettes au coin de la rue, un homme noir arrêté pour défaut de ceinture de sécurité.

Les flics abattent « par erreur » trop d'hommes noirs, et trop souvent les peines prononcées sont trop légères au prétexte que la peur, étant plus forte que la formation, la retenue et le discernement de la police, justifie les tirs. Tire d'abord et occupe-toi ensuite des victimes et des conséquences, s'il y en a.

C'est ce qu'a invoqué George Zimmerman après avoir tué Trayvon Martin, un adolescent noir qui rentrait à pied chez des amis en Floride. C'est ce qu'a dit Nouman Raja après avoir tué Corey Jones, arrêté sur le bord d'une route en Floride, et Jason Van Dyke après avoir tué Laquan McDonald qui s'éloignait de lui à pied dans une rue de Chicago, et Sean Groubert après avoir tué Levar Jones qui, obéissant aux ordres, sortait son permis de conduire dans une station-service de Caroline du Sud. Le prétexte est toujours le même, la peur pour sa propre vie, la peur non pas de ce qui est arrivé mais de ce qui pourrait arriver.

Ce sont toujours les hommes noirs que les flics blancs semblent craindre le plus, qui leur paraissent les plus dangereux, qu'ils sont disposés à abattre : l'Emmett Till que nous sommes tous au fond de nous.

Avec ce passif, on peut s'étonner que les Noirs ne craignent pas davantage les Blancs et la police. Qu'ils ne tirent pas les premiers (et posent des questions après).

Rien n'est plus américain que la haine raciale. L'*apple pie* et le baseball arrivent loin derrière. Seules les armes et la violence sont presque aussi universelles que le racisme. D'une côte à l'autre, d'une frontière à l'autre, l'obsession raciale domine notre psyché, sans elle nous ne serions pas qui nous sommes. La question raciale sous-tend nos débats nationaux. Elle est notre hymne, notre cauchemar, notre obsession, notre passe-temps. Elle est le sport national de l'Amérique et son plat préféré, et ce d'autant plus que nous prétendons qu'il n'en est rien. Nous sommes tels des alcooliques dans le déni.

L'Amérique, sa raison d'être, et nous, les Américains, ne sommes peut-être rien d'autre que ça.

Je refuse de le croire.

Mais quelque chose de racial couve dans les recoins obscurs de l'Amérique. Quelque chose semble en suspension dans le vent et je veux aller voir de quoi il retourne.

Je n'ai pas trouvé meilleur endroit pour prendre le pouls de l'Amérique qu'en son centre, le long du Mississippi.



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5<sup>e</sup>  
Retrouvez l'intégralité de notre catalogue  
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site  
[www.lianalevi.fr](http://www.lianalevi.fr)

Titre original : *River to the Heart*

© 2020, Eddy L. Harris

© 2021, Éditions Liana Levi, pour la traduction française

Couverture : D. Hoch

Photo : © Solskin/GettyImages

Cette édition électronique du livre *Le Mississippi dans la peau* de Eddy L. Harris  
a été réalisée en juillet 2021 par Atlant'Communication.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage

(ISBN : 979-10-349-0440-2)

ISBN ePDF : 979-10-349-0442-6